

**COPI**  
**LE BAL**  
**DES**  
**FOLLES**



CITRES  
SU

COPI

---

## LE BAL DES FOLLES

C'est l'histoire d'un écrivain argentin qui aime à écrire dans des chambres d'hôtel sordides à Paris. D'un beau Romain qui souhaite devenir une belle Parisienne, d'un sosie de Marilyn Monroe tyrannique et envahissant, d'un éditeur qui aimerait que son auteur cesse de le prendre pour un micheton. D'une boulangère qui pratique la voyance, d'un hippie neurasthénique qui élève ses triplés à Ibiza de façon peu orthodoxe, d'une véritable amie – qui à défaut d'avoir l'heure a toujours une bonne bouteille et une astuce pour échapper à la police.

D'un Paris interlope à une Rome fervente, en passant par le New York branché et l'Ibiza baba-cool, Copi nous immerge dans les années 1970 et leurs folles libertés. Amours purs, sexe débridé, crimes odieux : en fantasmant sa vie, Copi nous donne à lire un roman aussi drôle qu'épouvantable.

De son vrai nom Raúl Damonte Botana, Copi est né à Buenos Aires en 1939 et est mort à Paris en 1987 à l'âge de quarante-huit ans. Artiste protéiforme, il est l'auteur de romans, de pièces de théâtre et de dessins où la dérision se mêle à la générosité d'âme. Il est apparu pour la dernière fois sur scène à Paris en 1983 dans une de ses pièces, *Le Frigo*.

**COPI**

**LE BAL  
DES FOLLES**

**DU MÊME AUTEUR**  
**CHEZ CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR**

**ROMANS**

L'Uruguayen  
Le Bal des folles  
Une langouste pour deux

**THÉÂTRE**

La Journée d'une rêveuse  
Eva Peron  
L'Homosexuel ou la Difficulté de s'exprimer  
Les Quatre Jumelles  
Loretta Strong  
La Pyramide !  
La Tour de La Défense  
Une visite inopportune



**COPI**

**LE BAL  
DES FOLLES**

POSTFACE ET INDEX DES LIEUX PAR THIBAUD CROISY

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR

#### NOTE DE L'ÉDITEUR

Nous avons tenu, comme pour la première édition du *Bal des folles*, et par fidélité, à respecter la syntaxe et les tournures de style voulues par Copi. Un index des lieux est aussi présent à la fin de l'ouvrage pour éclairer le lecteur.

*À Marielle de Lesseps*



## Chapitre I

### PIETRO GENTILUOMO

C'est la troisième fois depuis un an que je commence à écrire ce roman dont le sujet ne doit pas m'intéresser tellement, quand j'arrive au bout d'un cahier (j'écris toujours à la pointe Bic dans des cahiers à spirale), je le perds le jour même. Et comme j'oublie tout ce que j'écris, je dois recommencer de zéro. Mon éditeur me fait des drames. Il m'a avancé sur ce roman plus de droits d'auteur que je n'en gagnerai jamais. Ces drames font partie de notre relation depuis déjà une bonne première décade, ils sont indépendants du succès du livre. Mon éditeur me pousse à écrire. Il me demanda mon premier livre de dessins quand je n'avais même pas assez dessiné pour en faire une plaquette. Un jour, je lui conseillai d'aller voir *Yvonne princesse de Bourgogne* de Gombrowicz mis en scène par Lavelli. Ce fut le début de sa passion pour le théâtre. Il m'avança les droits de mes premières pièces, qui furent publiées avant d'avoir metteur en scène ni comédien. Je publiai mon premier roman qu'il adora mais qui n'eut aucun succès. Cela ne l'a pas arrêté. Il m'en exige un deuxième.

De surcroît je vis de ses avances, s'il arrive à se rattraper ça l'énerve, il craint que je m'arrête d'écrire. Le roman que j'allais écrire (je dis j'allais parce que j'y suis déjà) était un autre : un roman de travestis parce que je me plais à inventer des situations entre eux, mais je l'ai déjà fait dans le théâtre, c'est plus beau que dans un roman où on ne voit rien, et le travesti doit être vu. J'en inventai tout de même quelques-uns qui s'arrêtaient toujours au carrefour de Buci, probablement parce que ce quartier a accueilli dernièrement les plus intéressants d'entre eux. Mais voici que le carrefour de Buci prenait toute la place dans mon imagination, mes trois travestis se voyaient entourés et bientôt perdus parmi d'autres personnages : minettes, loulous, flics. Buci s'étendit ainsi jusqu'à Saint-Germain-des-Prés et mes personnages se mélangeaient avec les antiquaires de la rue Jacob et les employés de boutiques de la rue de Rennes, puis tous se mélangeaient entre eux. Entre la Contrescarpe et la rue du Bac, entre le quatorzième et la Seine (avec une excroissance au Marais) il me restait un trop grand territoire peuplé de personnages indéfinis, plus les touristes. Et au milieu de tout cela, toujours mon éditeur, installé dans un château fort entre Saint-Sulpice et le Sénat attendant que du bout de ma pointe Bic je lui fasse part de l'état du peuple, moyennant quoi j'aurais mes honoraires de courtisan. Je vous assure. Mais qui en eut l'idée ? D'abord, à qui la vendra-t-il ? Il doit penser : aux mêmes. Aux mêmes qui achètent des livres croyant les concerner eux (oh si peu nombreux) ou leurs habitudes

professionnelles ou de quartiers (trois ou quatre mille personnes) ou, dans le meilleur des cas, dans une édition moins chère, ceux qui s'intéressent à tout, surtout aux crimes. Dieu sait s'il ne rêve même pas d'en faire un best-seller. Mais non, il aurait peur de me perdre. Il craint que riche, je devienne éditeur et je lui vole tous ses auteurs (le rêve de tous les auteurs est d'avoir un éditeur-auteur pour qu'il fasse son travail à sa place), le laissant seul et contraint à son tour d'écrire pour gagner sa vie. Son cauchemar va jusqu'à lui faire imaginer qu'il est forcé d'écrire ses mémoires pour survivre, je suis son éditeur et je lui refuse une avance tant qu'il n'aura pas fini et il n'arrive jamais à écrire la dernière page tant les livres qu'il a publiés (dont il a dédié à chacun un chapitre) sont difficiles à raconter et surtout le mouvement qui l'a poussé à les publier difficile à exprimer. Il se réveille en sursaut et il chiffonne sur un bout de papier : n'oubliez pas de demander son roman à Copi. Et il se rendort. Mais quel roman ? J'en ai perdu le début de deux romans dont je ne me souviens que des bribes : Pierre sur une terrasse de café parlant des capes d'inspiration marocaine de Saint-Laurent avec un travesti l'été 1969 ; Pierre et moi dans une fête hippie déguisés tous les deux en Marie-Antoinette à Ibiza en 1971. Je me demande pourquoi Pierre prend une si grande place dans ce roman, car Pierre existe, il est mon ami dans la vie réelle ; qu'a-t-il de si irréel pour être le seul être vivant se glissant dans mon imagination parmi des personnages fictifs avec autant d'aisance ? Quand soudain arrive le choc : Pierre est mort.

Et le roman se compose tout seul dans la douleur que sa mort me provoque, vivant de ma douleur. Mon éditeur n'en méritait pas tant. D'ailleurs je le lui dis. Tu n'es pas à l'épargne des réalités de l'existence, me dit-il. Mais est-ce que tu étais si lié à lui ? C'est la seule personne que j'ai vraiment aimée, lui dis-je. Mais il était assez bête, me répondit-il. Oui, il était très bête, en effet, et très beau. Italien du sud aux yeux bridés, son vrai nom était Pietro Gentiluomo. Je l'ai dragué au musée du Vatican il y a bien dix ans, il était venu dessiner les momies égyptiennes, il retouchait des photos pour en faire des cartes postales, c'était son métier. Le lendemain il me présentait sa mère, ouvreuse de cinéma. Ils m'invitèrent à manger un risotto dans un petit deux-pièces dans le Trastevere où sa mère me montra des photos du père de Pierre, acteur de cinéma mort dans l'incendie d'un set à Cinecittà où périrent cinq cents personnes, quand elle était encore enceinte de Pierre. Frappé par ce drame Pierre se refusait à faire du cinéma malgré des nombreuses propositions dues à sa beauté physique. Il cinema porta disgrazia, disait-il, et sa mère d'approuver. Il mangeait comme un ogre sans cesser de parler et de gesticuler avec sa fourchette. In Parigi si vive bene ? Cui Roma à la provinzia. Napoli è bella, si, ma pericolosa. Il faisait des dessins de mode. Il me montra un album de dessins très coloriés de grosses filles boudinées dans du lamé avec des longues jupes fendues jusqu'à la ceinture et des fleurs sur les cheveux, d'inspiration plutôt tropicale. Il ne dessinait que des robes du soir. Et il rêvait de Paris. Je l'invitai

à voir déjà Venise, qu'il ne connaissait pas. Sa mère me le recommanda (vi racomando, signore !) mille fois sur le pas de la porte, les larmes aux yeux. Bien que je n'étais guère plus âgé que Pierre (j'avais vingt-cinq ans à l'époque, lui dix-huit) elle me considérait déjà comme une sorte de parrain. Les adieux de la mère et du fils furent interminables et chargés d'émotion. Elle a couru derrière la voiture plus de cinquante mètres nous faisant adieu de la main, Pierre pleurait aussi. Nous sommes arrivés à Venise un matin du mois d'avril, j'étais déjà amoureux. Nous sommes descendus dans un hôtel *pensione* près de Piazza San Marco, nous nous sommes baladés toute la journée, beaucoup bu et mangé, nous avons fait l'amour et la sieste et avant de sortir dîner Pierre voulut téléphoner à sa mère au cinéma *Rex* où elle était ouvreuse. Elle était morte brûlée avec sept cents spectateurs dans l'incendie du *Rex* survenu la veille. Pierre criait, pleurait, priait, s'arrachait les cheveux. Depuis lors, il n'était plus jamais rentré dans un cinéma et cherchait à éviter d'en passer devant. Même une conversation sur le cinéma lui était pénible, il ignorait qui est Marilyn Monroe. Nous sommes rentrés à Rome le soir même. Nous avons enterré sa mère dans le petit cimetière de la Marinella près de Rome où était déjà enterré le père de Pierre. Nous ne sommes pas sûrs que le cadavre qu'ils nous ont rendu est le bon, tant il est calciné. Il était arrivé déjà le même doute pour le corps de son père, il est possible que les deux cadavres qui cohabitent dans cette tombe minuscule ne se soient jamais rencontrés

de leur vie et que les larmes que Pierre verse sur leur dalle soient adressées à des parfaits étrangers. Je devais passer à Milan voir mes grands amis Gandini avant de rentrer à Paris, je l'y amenai. Il produisit une impression épouvantable aux éditeurs milanais que je lui présentai, il se tenait mal à table et ne parlait que des incendies où avaient péri son père et sa mère. Dès qu'il put Gandini me demanda à part : qu'est-ce que tu lui trouves ? C'est une passion sexuelle, répondis-je pour trancher. Comment expliquer autrement l'homosexualité entre classes à un éditeur milanais, voire un grand ami, en 1965 ? Et est-ce que ç'a tellement changé ? Nous restâmes deux jours à Milan, Pierre se sentait mal à l'aise, moi aussi. Dès que je pus expédier mes affaires nous rentrâmes à Paris au lieu de rester voir mes amis milanais pendant une semaine comme j'avais l'habitude de faire. Pierre s'installa vivre avec moi dans un appartement au deux du boulevard Saint-Germain qui avait trois fenêtres sur la Seine, et qui l'enchantait.

C'est dans cet appartement que je regrette toujours (je l'ai laissé à mon père) que j'ai vécu la transformation de Pierre. Non en Parisien, en femme. Et non progressivement, d'un seul coup.

Mais pour ça il faut que je te raconte la vie sociale homosexuelle à l'époque à Saint-Germain. Je la connais, me répond mon éditeur. Tu ne connais rien du tout. Tu es allé peut-être dîner au premier étage du *Fiacre*, c'est tout. Mais moi j'ai passé des années à draguer au bar du rez-de-chaussée avant de faire les pissotières pour finir au petit matin à *La Pergola*.

Et ensuite, aux Tuileries, faire les premiers levés qui sentent encore l'after-shave. Tu es vulgaire, me dit mon éditeur. En plus, je ne peux pas te faire un chèque de 1 million. Mon comptable est furieux. Je n'ai rien récupéré de l'argent que j'ai mis dans ta dernière pièce. Tu vas faire un roman de combien de pages ? Je n'en sais rien. Bon, je te donne un chèque de cinq mille mais ne me demande plus rien ce trimestre. Je le regrette beaucoup pour Pierre. C'est chez *Castel* que je l'ai vu une fois avec toi. Pierre n'a jamais mis les pieds chez *Castel*. Alors je le confonds avec ton autre gigolo arabe. Ça me paraît une bonne idée que tu écrives un roman sur les homosexuels, tu connais le sujet à fond. Un roman sur les homosexuels ? Pierre dans un roman sur les homosexuels ? Je suis indigné. Je sors de chez mon éditeur avec la décision de ne pas l'écrire. Je croise sur le trottoir de la rue Bonaparte dix, quinze folles de boutique. Peut-être j'en connais quelques-unes, je les confonds toutes. Mon futur public, me dis-je méchamment. Non, ils ne lisent pas. Mais des romans de folles ? *Mort à Venise*, peut-être. En tout cas ils ne sont jamais venus voir mes pièces. Je passe regarder une vitrine de chaussures rue du Four, toutes me paraissent horribles, je suis de plus en plus décidé à ne pas écrire ce roman. Je lève les yeux sur la fenêtre d'une chambre de bonne où j'ai habité il y a bien quinze ans. Avant Pierre. Tu es en train de t'inventer un roman pour toi seul. Est-ce que ce n'est pas me dis-je là la raison pour laquelle tu as perdu deux débuts de romans, tu refuses d'avance l'accueil d'un public, tu te fâches

avec ton éditeur ? Est-ce quelque chose de si intime que le roman de Pierre ? Le corps de Pierre, je pensai. Le souvenir de l'odeur de Pierre me frappa avec la violence d'un électrochoc et l'image de Pierre mort me vint à la mémoire. J'étais très malheureux, je ne savais pas quoi faire. Déjeuner à Saint-Germain ? Le retour rue Saint-Benoît où j'ai tellement dîné, dragué, joué dans les cafés-théâtres me déprime toujours. Marielle de Lesseps est assise à la terrasse du *Flore*. Une des seules personnes de toutes celles que j'aurais pu rencontrer ici que j'ai toujours envie de voir. Ça me ramène dix ans en arrière mais comme si le temps n'était pas passé, sans regrets. C'est vrai, dit-elle, ici n'y a plus que des monstres. Je savais que tu venais de rentrer des États-Unis et j'étais sûre de te trouver au *Flore*. Je me défends : je passais là par hasard. C'était bien, New York ? Je n'ai pas été à New York mais à la campagne au Massachusetts. Chez Julie Ann et Julian Cairol qu'elle connaît. Qu'est-ce que je faisais ? Oublier Pierre. Oui, ça m'a beaucoup frappé. J'ai commencé à écrire un roman deux fois de suite et je les ai oubliés l'un à la plage, l'autre dans l'aéroport de Boston. Sur Pierre. Sur Pierre ? dit-elle très surprise. C'était un imbécile. Je le sais. Je me suis coupé de mon monde à cause de lui, aucun de mes amis ne pouvait le supporter, par contre j'étais obligé de supporter les siens. Dix ans, c'est tout de même trop. Tant mieux s'il est mort. Allons déjeuner chez *Lipp*. Nous sommes de bonne humeur ; Marielle sait dédramatiser, le temps du déjeuner, la mort de Pierre. Wolinski et Sempé déjeunent à la table à côté.

Ils sont deux dessinateurs humoristiques d'un style proche du mien, l'un du groupe *Hara-Kiri*, l'autre de *L'Express*. Je me souviens d'un coup que je suis l'employé du journal de Wolinski (il publie mes dessins) et je me confonds en excuses : je n'ai pas dessiné depuis trois mois. Il ne s'en est pas aperçu, dit-il, mais je devrais me mettre au boulot, je ne fous rien. Je le sais. Où est-ce qu'on peut me trouver ? Nulle part. J'ai laissé mon appartement, je ne veux plus y habiter depuis que Pierre est mort. Il y a un appartement de libre sur mon palier, me dit Marielle. En fait je ne veux pas louer d'appartement, je me sens mieux dans les hôtels, j'en change, les premiers jours c'est toujours bien. J'ai trois chemises, deux blue-jeans, deux slips, trois ou quatre paires de chaussettes, un pull-over, un blouson, mes affaires de toilette, mon cahier et ma Bic. Le tout tient dans un grand sac de voyage ou une petite valise. J'ai des affaires chez mon père mais il ne sait même pas que je suis à Paris. Il faut se remettre au boulot, dit Wolinski. C'est la seule façon de s'en sortir. Il dit qu'il a perdu sa femme et que ça l'a forcé à travailler, ayant à s'en sortir tout seul avec deux filles. Sempé lui aussi a deux filles. Marielle prétend n'avoir que des frères, moi aussi, la conversation se divise, Wolinski et Sempé parlent de leurs filles, nous de nos frères. Ils mangent du haddock, nous du pot-au-feu. Marielle est plus belle qu'il y a dix ans, elle rit mieux : elle rit à l'intérieur de sa phrase et elle sourit à l'intérieur de la mienne. Sempé et Wolinski se tordent de rire, puis l'autre dit une phrase. Ils se calmeront avec le cigare, quand ils dessineront

sur la nappe. Marielle aussi écrit un roman. Elle a des centaines de pages écrites, elle veut y mettre de l'ordre. Sur Paris. Les homosexuels ? Ce n'est qu'un quartier. Tu es folle, ils sont partout. Nous fumons le cigare, elle prend un cognac, moi un calvados. C'est vrai qu'il était beau, me dit-elle. Un des personnages de son roman lui ressemble. Une folle bête et musclée. Ça ne lui ressemble pas du tout, je proteste. Marielle, comme mon éditeur, confond Pierre avec quelqu'un d'autre. Proust a tout dit, dit Sempé. Il était dans une tout autre conversation. Marielle doit passer par son journal, je la dépose. Et je me retrouve seul dans un taxi sans savoir où aller. Il est quatre heures. Je rentre à mon hôtel, rue Bonaparte. Je me roule une cigarette de hasch marocain, je m'endors lourdement. Je me réveille très frais à huit heures du soir, j'ai pris ma décision. Je fais ma valise, je prends un taxi et je vais dans un hôtel boulevard Magenta. On me prend pour un provincial qui vient passer deux semaines à Paris. Deux semaines, c'est beaucoup. De quoi vivre des cinq mille francs que mon éditeur m'a donnés cet après-midi sans épargner l'alcool ni la marijuana. Je prends une chambre avec salle de bains où les cafards abondent, mon matelas est plein de bosses. Une petite table noire, une chaise et une fenêtre donnant sur le boulevard. Un fauteuil dont je ne me servirai jamais. Je leur dis que je vais passer deux semaines à écrire. Je suis écrivain. Bien qu'au début ça leur parût suspect (l'hôtel est tenu par une mère et une fille laides et avarés), au bout de deux ou trois jours ils s'habituerent à mes

habitudes : j'écris trois ou quatre heures de suite, j'en dors deux ou trois, je sors manger quelque chose dans le quartier, je rentre écrire. Elles se rendent bien compte que je ne suis pas dans un état normal mais elles s'en foutent du moment où je ne fais pas rentrer quelqu'un dans la chambre et que je ne fais pas de bruit. Il n'y a que moi à écouter le bruit de ma Bic sur mon cahier et à respirer la fumée de mon herbe bien arrosée de vodka. C'est là que je me sens la force de tuer Pierre. Dans cet hôtel sordide personne ne viendra me retrouver. Et si j'ai envie de baiser entre deux pages les cinémas à partouze dans les toilettes ne manquent pas dans le quartier.

